

ISBN 979-10-359-3369-2





MIRACULUM

Michael MARQUI

AVANT-PROPOS

Toute ressemblance...

Des personnages de ce livre ont existé, certaines de leurs actions ici relatées sont historiques. Je leur en ai prêté d'autres entièrement inventées. Si elles ne correspondent pas à leur image, que leurs descendants veuillent bien me pardonner.

Les autres personnages sont le pur produit de mon imagination même si certains resteront ambigus.

Chacun décidera, selon sa propre sensibilité, quels récits sont réels, lesquels sont des légendes ou le fruit de l'élucubration de mon esprit.

Cher lecteur, ce roman n'est qu'une fiction !

1 — ROME



Rome, le mardi 7 janvier 1879

Ses pas résonnaient dans le couloir qu'il avait parcouru tant de fois, et aujourd'hui, ils cognaient dans sa tête. Il ressentait dans son corps le froid des dalles de marbre et trouvait l'alignement des colonnes interminable. Pourtant, le soleil illuminait le sol de taches brillantes et le ciel était d'un bleu si pur que l'instant d'une seconde, il pensa au printemps. Enfin, il atteignit la porte ; il frappa et entra.

– Dites à Son Excellence que je souhaite lui parler d'un sujet de la plus haute importance.

Il regretta immédiatement de ne pas avoir utilisé les formules de bienséance, lui qui était toujours d'une courtoisie exemplaire. Il s'empressa de remercier le secrétaire.

– Grazie, Vicente.

Celui-ci se leva, frappa à la porte derrière lui, entra et referma. Les gouttes de sueur froide qui coulaient dans son dos semblaient égrener les secondes. Enfin, la porte s'ouvrit et Vicente annonça solennellement :

– Son Excellence vous prie d’entrer.

Il fit un énorme effort pour ne pas se précipiter. Il s’agenouilla et baisa la bague du cardinal.

Sans reprendre son souffle, en agitant inconsciemment le message dans sa main, sans entendre ce qu’il disait, comme si les mots ne voulaient pas sortir de sa bouche, il murmura :

– Elle a disparu !

Il était italien, mais de toute sa vie, il ne s’était jamais autorisé à dévoiler un sentiment. Il ne put toutefois s’empêcher de blâmer légèrement, ce qui le contraria fortement, surtout face à son interlocuteur. Celui-ci ne remarqua rien ou, en homme du monde, n’en laissa rien voir.

Le cardinal se reprit immédiatement.

– Montrez-moi le message, s’il vous plaît.

Il lut et relut ces quelques mots comme s’ils pouvaient lui révéler l’étendue du désastre.

Il voulait irrationnellement réclamer des précisions, mais savait que c’était inutile. Il remercia le Seigneur d’avoir nommé Luigi, son fidèle secrétaire, à ce poste si dangereux. Luigi savait tout, tout ce qui passait par ces câbles électriques.

– Contactez immédiatement le cardinal de Santa Pudenziana¹ et demandez-lui de me donner tous les détails dont il dispose. Dites-lui que j’ai besoin d’un rapport complet pour onze heures trente, avant ma réunion quotidienne avec Sa Sainteté. Je sais que tu es muet comme une tombe et que tu gardes précieusement, à ma demande, une copie de tous les documents. Pour cette affaire, tu ne dois faire aucune copie, remets-moi également tes feuilles

1 Cardinal de Santa Pudenziana, Lucien Louis Joseph Napoléon Bonaparte (source Wikipédia).

pleines de traits et de points. Tout restera au secret dans le bureau de Sa Sainteté. Je te remercie Luigi.

Le cardinal de Santa Maria in Trastevere² se leva, se servit un verre d'eau sans remarquer que la carafe tremblait dans ses mains. Il s'approcha de la fenêtre, le ciel bleu sur les toits du Vatican le réconforta.

Il aimait cette perspective sur la place Saint-Pierre, il la trouvait rassurante et elle l'aidait beaucoup dans ses réflexions.

Les voies du Seigneur sont impénétrables, quelle nouvelle épreuve nous attend ? Sa Sainteté Pie IX dort à San Lorenzo et Giacomelo³ à Sainte-Agathe ; ont-ils emporté avec eux de terribles secrets ? Que sais-je moi-même ? Qu'il y a eu officiellement dix-huit apparitions ? Combien figurent dans les dossiers enfermés dans le coffre le plus sûr du monde ? Qui a réellement assisté à ces apparitions ? Que s'est-il vraiment dit ? Pourquoi l'avoir écartée et l'avoir mise au secret ? Est-ce à la suite de cette lettre venue de Nevers pour Sa Sainteté Pie IX ? Pourquoi fallait-il l'isoler du monde ? Sa Sainteté est-elle la seule à savoir ou y a-t-il un cercle occulte sous ses ordres directs ? Des Jésuites ? Vais-je enfin être mis dans le secret ou dois-je continuer à être le bouclier aveugle et sourd de notre Église pour porter sa parole officielle ?

Il concentrait son attention sur le paysage devant lui, essayant d'oublier un instant sa lourde charge. Mais il revenait toujours à ce mystère. Luigi lui porterait bientôt des précisions, car le cardinal de Santa Pudenziana ne

2 Cardinal de Santa Maria in Trastevere, Lorenzo Nina, secrétaire d'État de Léon XIII du 9 août 1878 au 16 décembre 1880.

3 Giacomelo Antonelli, Cardinal de Sant'Agata dei Goti. Secrétaire d'État de Pie IX du 12 août 1848 au 6 novembre 1876.

devait pas quitter son bureau. Il devait être encore plus bouleversé, car il était responsable de son isolement. Mais la libération de Rome et de Sa Sainteté par les troupes de son illustre grand-oncle le mettait certainement à l'abri d'une disgrâce trop ostentatoire. Comment ces Français qui ont séquestré le masque de fer pendant des décennies l'ont-ils laissée disparaître ?

Il savait qu'il ne se posait pas la vraie question qui pourtant s'imposait inconsciemment à son esprit.

Il fut tiré de ses pensées par son secrétaire qui frappait ; comprenant que Luigi était de retour, il lui demanda de le faire entrer. Satisfait d'avoir gardé son calme, il se rassit à son bureau et reçut Luigi dans un calme froid et serein. Il devait montrer la voie.

– Son Excellence, le cardinal de Santa Pudenziana avait déjà préparé un rapport, je l'ai transcrit le plus rapidement possible. Luigi le déposa sur le bureau.

Sans lever les yeux d'une missive portant sur un tout autre sujet, le cardinal de Santa Maria in Trastevere remercia son interlocuteur d'un signe de tête.

– Reviens à onze heures trente, peut-être aurons-nous d'autres nouvelles.

Il se replongea impassible dans la lecture de la lettre. Une fois la porte refermée, il se saisit du rapport. Il aurait voulu sortir pour respirer l'air vivifiant de ce jour de janvier ensoleillé, mais ne put s'y résoudre.

Allait-il avoir la réponse à sa question ?

Document télégraphié ce matin du 7 janvier 1879 à 9 h 37. Fin de la transmission 9 h 48.

« Votre Éminence, j'ai recueilli les informations suivantes, auprès de la mère supérieure, que je vous retranscris fidèlement. Après les complies qui ont été dites vers

vingt heures, comme souvent, notre Anna a souhaité un moment de prière à la chapelle. Elle a ensuite été raccompagnée dans sa cellule par sœur Thérèse, notre Oscultatrice⁴, qui l'attendait devant la chapelle. Anna paraissait fatiguée, mais sereine. Comme tous les soirs, sœur Thérèse a attendu que sœur Anna revête sa robe de nuit et s'étende sur sa couche. Un courant d'air a alors éteint sa lanterne, ce qui est également fréquent, surtout en ce moment avec les travaux d'agrandissement. Elle a réussi à la rallumer rapidement et l'a soulevée pour bien voir la couche. Anna était allongée et semblait déjà dormir paisiblement. Elle a alors refermé la porte et l'a verrouillée à double tour, puis a regardé une dernière fois par le judas. Anna était toujours allongée et sœur Thérèse a pensé qu'elle dormait déjà profondément, car elle l'avait jugée fatiguée. Elle a ensuite rendu compte à la mère supérieure, conformément à vos consignes. Ce matin, à six heures quarante-cinq, sœur Thérèse a ouvert la cellule après avoir déverrouillé la porte. Un peu surprise de ne pas y voir une bougie allumée, elle a éclairé la couche avec sa lanterne ; la robe de nuit d'Anna y reposait. Elle a pensé qu'Anna avait un peu de retard ce matin en raison de sa fatigue de la veille et qu'elle finissait de s'habiller pudiquement derrière la porte. Elle a alors ouvert en grand et constaté que la cellule était vide. Elle a refermé la cellule à double tour et s'est précipitée chez la mère supérieure pour l'informer. Elles sont redescendues toutes les deux, ont fouillé la cellule dans laquelle elles n'ont trouvé que la robe de nuit. La mère supérieure a fait sonner la cloche pour réunir immédiatement tout le monde dans la chapelle. Elle a demandé à chacune de

⁴ Sœur tourière.

fouiller tout le couvent. Elle s'est rendue elle-même dans la partie des travaux où elle seule a le droit d'aller et n'a trouvé personne à cette heure-là. Elle a regardé tout autour de l'édifice à la recherche d'éventuelles traces de pas, mais il avait neigé toute la nuit et il neigeait encore. La neige avait tout recouvert d'un linceul blanc. Une forte tempête de neige sévit exceptionnellement sur la région. Aussi a-t-elle pensé qu'Anna n'avait pas pu quitter la ville. Elle a demandé à la police de garder toutes les sorties de la cité, prétextant qu'une de ses pensionnaires, n'ayant plus toute sa tête, avait disparu. Qu'avec ce temps maudit, elle était en danger ! Elle m'a ensuite contacté immédiatement. Je lui ai demandé de prévenir le curé de la paroisse pour qu'il fasse une enquête discrète sur une éventuelle fuite d'une pensionnaire du couvent. Après avoir parcouru la ville quasiment déserte sous la neige et interrogé quelques-uns de ses paroissiens, parlé avec les policiers en faction, ce dernier n'avait recueilli aucune information. Tout était paisible et chacun vaquait à ses occupations. Ce qui semble confirmer qu'elle n'a pas quitté la ville. J'attends vos instructions et vous tiendrai immédiatement au courant si un élément nouveau me parvient. Je prie le Seigneur pour que nous la retrouvions rapidement. Signé le cardinal de San Lorenzo in Lucina. »

Il s'agenouilla sur son prie-Dieu et se mit à implorer le Seigneur : « Ayez pitié de nous, Seigneur. Aidez-nous, Seigneur, pour que nous la retrouvions rapidement. »

Il mit du temps à se relever, mettant toutes les forces de son esprit dans une communion avec le Tout-Puissant. Ses prières pourraient-elles changer la destinée ?

Il reprit le document et se rapprocha de la fenêtre, il lut et relut. Il connut bientôt chaque mot et les phrases revenaient inlassablement dans sa tête alors que son regard se perdait dans ce ciel bleu et sur ces toits qu'il voulait toujours rassurants.

Avait-il la réponse à sa question ?

Il s'assit à son bureau et rédigea rapidement une petite note qu'il scella de sa bague. Il actionna le cordon rouge pour appeler Vicente.

– Allez porter ceci à Luigi et rapportez-moi la réponse immédiatement.

Il serait bientôt onze heures trente et il devait être le plus précis possible. Quand Vicente revint, il était à nouveau devant la fenêtre. Il prit la réponse et remercia son secrétaire.

Document télégraphié ce matin du 7 janvier 1879 à 10 h 13. Fin de la transmission 10 h 15.

« Son Excellence, sœur Thérèse n'a pas vu son visage ; Anna était tournée vers le mur. Une précision : la robe de chambre était inexplicablement humide et dans la cellule semblait flotter une vapeur tiède mêlée d'encens. Doit-on lancer une recherche immédiatement ? Avec qui ? À qui pouvons-nous faire confiance ? »

Une fois de plus, les informations étaient contradictoires.

Le ciel était toujours aussi bleu et le soleil inondant la place Saint-Pierre l'éblouit un instant.

Il comprit qu'il n'aurait pas de réponse à sa question. Le Saint-Père lui en apporterait-il une ? Peut-être, mais une réponse de jésuite⁵ sans aucun doute.

5 Léon XIII a été élève du Collège des Jésuites de Viterbe de 1818 à 1824. De 8 ans à 14 ans.

Il devait maintenant essayer d'anticiper ce qu'allait faire Anna.

Aller à Nevers. Il fallait l'en empêcher. Une deuxième rencontre avec Bernadette serait un nouveau séisme dont on ne pouvait imaginer l'ampleur.

Aller voir son mari ? Il était décédé. Aller voir sa fille !

Cette lettre de Bernadette au Pape Pie IX faisait suite à la visite d'Anna à Nevers en avril 1870, lorsqu'elle lui avait annoncé qu'elle attendait un enfant. Après sept ans de mariage, n'étant toujours pas enceinte, Anna était revenue à Lourdes, avait prié la Vierge Marie à la grotte Massabielle avec des milliers de fidèles, le 25 mars 1870, ce jour anniversaire si important : « *Que soy era Immaculada Councepciou* ».

Luigi revint à 11 h 30 précises avec un nouveau message :

Document télégraphié ce jour le 7 janvier 1879 à 11 h 15. Fin de la transmission 11 h 21.

« Son Excellence, j'ai réuni mon équipe de prêtres fidèles, ils partent à Nantes par le premier train. Je leur ai demandé de retrouver sœur Anna qui s'était échappée du monastère du Carmel de la rue Coudray cette nuit. Malheureusement, je n'ai pas pu leur fournir de photo, car conformément aux directives de Sa Sainteté, nous avons détruit toutes celles qui étaient en notre possession. Je leur ai donné une description la plus précise possible. J'ai donné ordre de la ramener de gré ou de force au couvent et de l'enfermer dans la cellule de la mère supérieure, sous bonne garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre, jusqu'à mon arrivée. J'ai également donné ordre à la mère supérieure d'envoyer deux sœurs au bureau du télégraphe pour

ne perdre aucune minute dans les échanges d'informations. Je suis le serviteur de Dieu et de Sa Sainteté, j'attends ses ordres. Vous l'aurez compris, je n'ai rien de nouveau pour l'instant. Je prie le Seigneur pour que nous la retrouvions rapidement. Signé, le cardinal de San Lorenzo in Lucina. »

Il regarda une dernière fois la perspective de la place Saint-Pierre pour lui donner le courage de monter au deuxième étage. Il n'avait jamais monté l'escalier aussi lentement, mais à onze heures trente précises, il franchit la porte de la bibliothèque.

Il s'agenouilla et baisa la bague du Pape. Celui-ci lui mit la main sur la tête et lui demanda d'une voix chaude et réconfortante

« Allons Cardinal, ce n'est pas si grave ! Asseyez-vous donc et versez-nous une goutte de jerez. Vous pourrez tout me raconter quand vous aurez fini votre verre. »

Le cardinal de Santa Maria in Trastevere but une petite gorgée, son regard plongé dans le jaune pâle du « fino » et essaya ainsi de cacher ses émotions. La sensation de l'alcool glissant lentement dans son corps dilua légèrement son trouble. Il voulut parler, mais savait que Sa Sainteté attendrait qu'il ait fini son verre pour lui permettre de retrouver son calme et sa logique. Ou alors était-ce pour que Sa Sainteté ait le temps de lire ses pensées et de préparer ses réponses ?

Il posa délicatement le petit verre en cristal sur la table et commença à parler. Le stratagème du Pape avait fonctionné à merveille. Il parla calmement et méthodiquement, les yeux rivés sur le visage de son interlocuteur, cherchant à y percevoir un trouble dont il savait pertinemment qu'il ne le trouverait pas.

Leone XIII, impassible, répondit immédiatement :

« Envoyez nos meilleurs serviteurs de Dieu pour la retrouver, qu'ils la ramènent ici. Nous ne pouvons pas la laisser encore dans les mains de Français qui ont montré leur incompétence. Ils agiront sous les ordres du prêtre Antonio Mongini. Qu'ils partent dès demain matin, donnez-leur assez d'argent pour qu'ils n'aient aucun problème avec la police de Mac Mahon⁶ et qu'ils puissent obtenir tous les renseignements dont ils auront besoin. Qu'ils la ramènent très vite même s'ils doivent prendre les chemins du diable⁷. »

« Je vais le faire immédiatement, mais comment la reconnaîtront-ils ? Nous n'avons pas de photo à leur confier. »

Calmement et avec un détachement biblique, Léon XIII sortit une photo d'un tiroir de son bureau et la déposa devant le cardinal.

« Appelez notre artiste et qu'il fasse un portrait, un seul portrait que vous confierez à Mongini. Je ne veux pas que cette photo sorte de votre bureau. Vous me la rapporterez dès qu'il aura fini. »

Après avoir pris les décisions qui s'imposaient, le Pape continua sur le ton de la confiance.

« Non, je n'ai pas la réponse à la question qui vous mine ! Pourquoi voulez-vous savoir si elle a agi avec tout son libre arbitre ou si c'est une volonté divine ? Pensez-vous que ce sont là deux concepts différents ? Cela change-t-il quelque chose ? »

6 Président de la République du 24 mai 1873 au 30 janvier 1879.

7 Les chemins de fer, ainsi que les désignait le pape Grégoire XVI.

Avant qu'il ne puisse répondre, le Pape l'invita à passer dans la salle à manger pour un déjeuner frugal. Ils parlèrent des problèmes habituels, mais ne prirent aucune décision. Le cardinal de Santa Maria in Trastevere ne savait plus s'il devait paraître détendu ou inquiet. Sa Sainteté, elle, affichait une grande sérénité. Pour ne pas laisser son visage traduire ses émotions, il chassa immédiatement de son esprit les idées qui y éclataient. Il savait ! Avant même que je ne franchisse sa porte, il savait et avait déjà pris ses décisions. Est-ce un message divin ou des missives empruntant des chemins secrets ? Son interrogation fit naître un léger sourire qu'il cacha derrière sa serviette.

Léon XIII se leva et encouragea le cardinal de Santa Maria in Trastevere à faire preuve, comme à son habitude, de calme et de discernement dans ses lourdes tâches puis il lui dit en souriant : « A domani ».

Le cardinal baisa la bague de Sa Sainteté et sortit dignement.

Avant de descendre l'escalier, il entra dans les Loges de Raphaël. Au milieu de ces splendeurs, il laissa un instant son esprit se libérer. Les idées se bousculaient dans sa tête. Est-ce de la folie ou une effroyable vérité ? Il déambula de la « Stanza della Segnatura » à la « Stanza di Eliodoro ». Son regard erra sur les plafonds et sur les murs, tant de beauté apaisa son âme. Il s'attarda devant « l'Incendio di Borgo ».

– Que Dieu donne la même force à Sa Sainteté que celle qu'il avait donnée à Léon IV⁸. Mais cette fois, l'embrasement dépasse largement les murs de notre cité.

8 En l'an 847, Léon IV a éteint l'incendie du Borgo par sa seule bénédiction.

En homme pragmatique, il descendit, s'assit à son bureau et commença à organiser ses pensées. Il devait réunir les meilleurs hommes, surtout ceux qui lui seraient fidèles. Il fallait aussi convoquer Mongini. Pourrait-il avoir confiance en lui ? Non, de toute évidence, il rendrait directement compte au Saint-Père. Dès ce soir, il motiverait son équipe, mais leur donnerait le minimum d'informations. Il leur remettrait les portraits d'Anna et les lancerait sur les chemins du diable. Une seule chose comptait, la ramener à Rome, et il espérait bien pouvoir l'interroger avant que le Pape ne l'isole définitivement.

Léon XIII avait une réunion importante. Il avait confiance en Lorenzo Nina et savait qu'il ferait tout son possible pour la retrouver et la ramener saine et sauve à Rome. Toutefois, ils ne seraient pas les seuls à la rechercher. Peut-être certains étaient-ils déjà sur sa piste.

Il entra dans la salle des Sédiari⁹, il les convoquait toujours dans cette salle, car ils ne brillaient pas tous par leur humilité.

Ils se levèrent immédiatement, certains avec quelques difficultés assurément dues à leur âge. Il s'approcha tout d'abord d'une fenêtre et, tournant le dos à tous, regarda en contrebas la cour Sixte-Quint. Il s'assit enfin et examina chacun des visages, ils étaient bien tous là. Devant Dieu, ils lui jureraient qu'ils allaient demander aux leurs d'enquêter discrètement et qu'ils lui fourniraient aussitôt toutes les informations qu'ils recueilleraient. Qu'il pourrait ainsi informer le Secrétaire d'État afin que son équipe la trouve rapidement et la lui ramène.

9 Proches serviteurs du Pape qui notamment portaient la Sédia, la chaise à porteurs.

En réalité, il savait bien que les motivations de certains étaient tout autres. Mais sans eux qui d'une manière ou d'une autre avaient des yeux et des oreilles partout, les efforts de Santa Maria in Trastevere seraient vains. C'était le risque à courir.

La discussion prit fin rapidement. Ils étaient déjà tous au courant ou bien ils avaient compris immédiatement la gravité de la situation.

Le Pape les amena ensuite dans la chapelle Mathilde et les invita à prier pour le salut des innocents.

À genoux, ils prièrent tous avec ferveur. Léon XIII était le plus concentré, comme s'il écoutait attentivement les voies du Seigneur.

« Que Dieu nous vienne en aide »

2 — FUIITE

Je ferai marcher les aveugles sur un chemin qu'ils ne connaissent pas. Je les conduirai par des sentiers qu'ils ignorent. Je changerai devant eux les ténèbres en lumière, et les endroits tortueux en plaine : voilà ce que je ferai, et je ne les abandonnerai point.

Livre d'Esaïe. Chapitre 42, verset 16. Deux siècles avant J.-C.



Ses pas ne faisaient aucun bruit dans la neige immaculée et le silence l'avait envahie toute entière. Elle n'avait pas froid, mais, pensant un instant à son sinistre cachot, elle frissonna. Elle se ressaisit immédiatement et un mince sourire éclaira son visage.

Elle l'avait fait, elle avait réussi grâce à la Sainte Vierge qui lui était venue en aide.

Elle comptait ses pas comme lui avait appris Loïc. Dans la nuit noire, enveloppée d'un tourbillon blanc, elle avançait comme une aveugle, mais marchait vers la lumière.

« *Aussi longtemps que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde*¹⁰. »

Elle avait répété le parcours cent fois dans sa minuscule cellule. Un pas en avant, un pas en arrière, parfois en

10 Évangile de Jean, chapitre 9

faisant le tour de son cachot, frôlant les murs humides. Elle connaissait par cœur le chemin de la foi.

Pendant toutes ces années, comme les autres sœurs, elle enseignait aux enfants de la ville et avait appris à lire à Loïc, comme à beaucoup d'autres. En retour, ils lui avaient tellement appris : le breton pour commencer et toutes les merveilles de la liberté. Elle était si douce et comprenait si bien leurs âmes, elle avait soigné tellement de leurs maux d'enfants ou de leurs tortures d'adolescents. Elle avait guéri leurs blessures après avoir suivi avec tant d'application les cours d'infirmière que dispensait la mère supérieure. Elle avait secrètement continué à apprendre la médecine dans les livres de la bibliothèque, les cachant parfois entre son missel et l'Ancien Testament, pour les rapporter dans sa chambre. Lisant sous un rayon de lune qui franchissait les barreaux de son inaccessible lucarne. Elle ne négligeait rien pour sa préparation, elle s'entraînait physiquement dans la nuit froide de son cachot, jusqu'à ce que son corps, couvert de sueur, lui fît mal. Ensuite, elle se séchait soigneusement pour ne pas attraper quelque terrible maladie.

Elle savait que Loïc l'attendait. Elle adorait son sourire maintenant qu'avait disparu, avec son bégaiement, ce brin de tristesse dans ses yeux. À force de patience et d'amour, mais surtout parce qu'elle avait sauvé sa petite sœur condamnée depuis toujours par tous les médecins de la ville, elle l'avait affranchi de ce handicap.

C'était un enfant si intelligent qu'il avait compris qu'elles la retenaient prisonnière. Il avait aussi perçu dans ses yeux sa volonté de s'échapper et décidé de l'aider.

Elles n'avaient rien soupçonné, ni de sa détermination ni de ses préparatifs et surtout pas de la complicité de Loïc.

Elle se sentit rougir en pensant à sœur Thérèse, sa fidèle Auscultatrice. Pourtant, elle avait osé. Elle avait frôlé sa cuisse en passant la porte puis s'était dévêtue dans la lueur de la lanterne, à peine un petit peu plus lentement que d'habitude. Elle avait laissé maladroitement tomber sa robe en priant la Vierge Marie de lui pardonner. Elle l'avait ramassée, à la lumière vacillante de la flamme, dans une attitude inévitablement provocatrice. La Sainte Vierge lui avait sûrement pardonné, car c'est à cet instant précis qu'un courant d'air éteignit la lanterne. Elle craignit un instant que sœur Thérèse n'en profitât pour pénétrer dans la chambre, mais elle n'en fit rien. Elle entendit le verrou claquer sur sa destinée. Sœur Thérèse, les mains tremblantes, dut s'y reprendre plusieurs fois avant de pouvoir rallumer la lampe et regarder par le judas. Alors, dans son trouble, elle vit le corps d'Anna enveloppé dans sa robe de nuit sans remarquer une légère odeur d'amidon.

Mais Anna était déjà dans la chapelle, récupérant son trésor caché dans le socle de la statue de la Sainte Vierge. Jour après jour, entre deux prières à la Vierge Marie, elle y avait disposé les effets indispensables à sa fuite.

« Cent quarante-trois pas, je tourne à gauche, vingt-deux pas je tourne à droite, encore cinquante-sept pas, je tourne à nouveau à droite, enfin je tourne à gauche et je marche quatre cent quarante-quatre pas. Ainsi, je dois trouver une porte cochère sur la gauche. Sur la porte, il y a un cœur surmonté d'une croix¹¹. Si une lanterne brille, je

11 Signe chouan.

dois continuer mon chemin vers l'inconnu, sinon je dois frapper un coup suivi de trois petits coups rapprochés. »

Elle fit tous ces pas sans peur, dans les ténèbres, car la lumière des becs de gaz¹² ne parvenait pas à percer la neige qui redoublait. La Vierge Marie la protégeait du Malin.

C'est à tâtons qu'elle trouva la porte et décela le cœur surmonté de la croix. Une porte s'ouvrit dans le grand portail, une petite main chaude se glissa dans la sienne, transie. Elle l'aurait reconnue parmi mille, elle l'avait tenue brûlante de fièvre aussi bien que couverte d'engelures. Loïc la tira à l'intérieur et referma la porte sans bruit. Il l'entraîna dans un couloir obscur ; ils franchirent deux nouvelles portes et pénétrèrent dans une pièce qu'un feu, dans une grande cheminée, éclairait faiblement. Après l'obscurité totale, elle fut éblouie par cette lueur vacillante. Elle s'habitua et put distinguer les personnes présentes. La mère, la petite sœur de Loïc et les autres frères et sœurs. Elle les connaissait. Le seul homme dans la pièce devait être le père ; Loïc s'avança vers lui et le lui présenta. C'était un grand gaillard aux larges épaules et aux yeux bleus qui lui sourit en guise de bienvenue. La rougeur soudaine de ses joues ne se vit pas dans la pénombre de la pièce. Avait-elle à nouveau le droit de regarder un homme ? Il la pressa ensuite vers la cheminée et la fit s'asseoir près de l'âtre. Il lui sembla qu'elle revenait à la vie, la chaleur la fit devenir écarlate. Cela faisait des années qu'elle n'avait pas eu chaud. La mère lui apporta une assiette de soupe fumante. Elle allait refuser, car elle avait dîné au cloître, mais elle réalisa qu'elle avait faim et

12 Les premiers becs de gaz apparaissent à Nantes en 1848.

accepta volontiers. Elle n'avait jamais mangé quelque chose d'aussi bon.

Calmement, le père se mit à parler.

– Nous avons pensé vous faire quitter la ville dès cette nuit, mais, avec cette tempête de neige, c'est impossible. Nous allons vous garder ici jusqu'à ce que les routes soient praticables. Vous allez dormir avec les enfants. Vous ne risquez rien. Demain sera un autre jour.

Anna leur répondit en breton avec un accent parfait :

– Merci de m'aider, merci de m'accueillir, merci, merci de tout mon cœur.

Tous la regardèrent subjugués, avec une pointe de fierté pour Loïc. Elle avait conquis leurs cœurs depuis longtemps, mais c'était comme une consécration.

– Les enfants, il est tard, allez vous coucher et ne faites pas de bruit, car notre invitée doit pouvoir se reposer. Elle doit prendre des forces, elle en aura bien besoin.

Il y avait une grande paillasse sur le sol de la chambre. Les enfants avaient déjà revêtu leurs vêtements de nuit. Loïc lui montra un petit réduit qui servait de salle de bains, avec une bassine et un broc d'eau. Elle se rendit compte alors qu'elle serrait toujours son sac contre elle, son trésor. Elle enfila sa chemise de nuit et sortit la petite statue de la Vierge Marie qui ne la quittait jamais. Dans la chambre, les enfants l'attendaient. Elle posa la petite Vierge sur le seul meuble de la pièce et s'agenouilla. Les enfants l'imitèrent en se pressant contre elle.

Tous les regards étaient tournés vers la petite Sainte Vierge. Alors, les mains jointes, elle commença sa prière que tout le monde reprit en chœur.

*« Je vous salue, Marie pleine de grâce ;
le Seigneur est avec vous.
Vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus,
le fruit de vos entrailles, est béni.
Sainte Marie, Mère de Dieu,
priez pour nous pauvres pécheurs,
maintenant et à l'heure de notre mort.
Amen. »*

Anna s'allongea et les petites têtes bouclées vinrent s'agglutiner autour d'elle, comme des papillons sur une fleur. Toutes les mains se réunirent pour n'en plus faire qu'une, tellement rassurante, comme dans la prière.

Ils étaient sous les toits couverts de neige, sans poêle, avec seulement une maigre couverture, mais la mansarde était envahie d'une douce chaleur. La dernière fois qu'Anna avait été aussi heureuse, c'est quand « Acquéro » lui avait parlé. Un peu surprise, elle pensa que c'était le même bonheur qui envahissait son cœur. Elle s'endormit en regardant la petite statue, la Vierge Marie veillait sur eux.

Elle se réveilla plus tôt que d'habitude, ravie d'avoir dormi d'un sommeil si paisible, entourée d'âmes pures. Le silence n'était pas le même que dans sa prison. Elle percevait les bruits et les odeurs rassurants de la maison qui s'éveille et qu'elle avait oubliés. Quand pourrait-elle retrouver les siens ?

Avant de se lever, elle embrassa toutes les têtes blondes, fit sa toilette, s'habilla et descendit sans bruit. La mère avait rallumé le feu et le père préparait sa gamelle en

silence. Il enfila son vieux caban, déposa un baiser sur le front de sa femme avant de sortir avec son baluchon sur l'épaule.

– Il embauche à six heures chez les Dubigeon¹³, vous savez, le chantier naval, mais ce n'est pas un ouvrier, c'est un paysan comme son père et la terre lui manque.

– Mais Loïc m'avait dit que vous aviez une ferme ?

– On en a bien une, mais elle est trop petite pour nous faire vivre. Avant, on y arrivait, mon mari travaillait à la ferme avec son père. Maintenant son père et sa mère continuent de s'occuper de la ferme. Ils se font vieux, mais ils sont encore durs à la tâche. Quand mon mari est d'équipe de nuit, le jour, nous allons à la ferme avec les enfants. Seulement ceux qui ne travaillent pas chez les Dubigeon, car les enfants n'ont pas le droit de travailler de nuit. Les autres, ils manquent l'école, surtout pour faner ou ramasser les pommes de terre.

– Il faut que Loïc aille à l'école, vous savez, il est tellement curieux et si vif, il comprend tout.

– Son cousin Gwendal lui fait l'école. Il dit qu'il est doué et qu'il pourra rentrer à l'École Normale. Il est instituteur Gwendal, à Paris, vous vous rendez compte !

– Je sais bien, Loïc m'en a souvent parlé, mais je n'ai pas toujours tout compris.

– C'est vrai que je ne comprends pas moi-même parfois ! Mais vous ferez bientôt sa connaissance. C'est lui qui va vous accompagner. Il connaît tout le pays de Nantes

13 Dubigeon est un grand nom de la construction navale à Nantes où cinq générations de cette famille l'ont fait vivre. Débuts en 1760 et fermeture en 1987.

à Paris ! Je crois qu'une fois il est même allé dans un pays étranger parce qu'il parle plusieurs langues.

– Mais il doit travailler en ce moment ! Il ne peut pas abandonner son travail pour moi !

– Non, en ce moment, il est dans une université, je ne sais pas pourquoi et je ne sais pas ce que c'est ! Je ne suis pas allé à l'école, malheureusement, mais je sais lire ! Gwendal a appris à lire à toute la famille, même aux femmes. Enfin, il vous expliquera lui-même.

Les deux femmes se lièrent immédiatement. Elles n'avaient pas besoin de se parler. Anna ne connaissait pas la maison, mais elles préparèrent ensemble le petit déjeuner des enfants. Anna savait trouver les bols de chacun comme si elle les avait sortis tous les jours depuis des années et Gaëlle n'en fut pas étonnée. Le feu réchauffait la pièce et une cavalcade dans les escaliers annonça l'arrivée des enfants.

Anna était impatiente de partir et d'atteindre son but, mais elle se laissait griser par le bonheur que lui procuraient Loïc et ses frères et sœurs. Elle en oubliait sa peur d'être découverte et les journées passaient comme par enchantement. Elle s'endormait tous les soirs, entourée des petites têtes blondes, avec la Sainte Vierge qui veillait sur eux. Elle savait que la Sainte Mère l'écoutait. Elle communiait aussi avec sa sœur qui là-bas à Nevers, récitait les mêmes prières. Elle aurait dû déjà être loin, mais elle avait conscience qu'elle reprenait des forces et se libérait de la lourde chape de sa captivité. Elle avait confiance en cette famille qui avait mis sa foi en elle et la cachait de leur propre église qui pourtant était leur guide. Ils lui avaient

demandé de rester jusqu'à l'arrivée de Gwendal et elle attendait avec une grande sérénité. Pourtant, vendredi, elle sentit une certaine fièvre et elle lut même une certaine inquiétude sur les visages. La mère lui demanda de préparer ses affaires et de se tenir prête. Elle voulut savoir ce qui se passait et Gaëlle lui dit simplement qu'en ville il régnait une grande agitation et que Loïc avait été interrogé par Monsieur le Curé. Avec des sourires forcés, mais avec tellement de gentillesse et d'amour, tout le monde entourait Anna et lui assurait un départ prochain pour un lieu où elle serait en sécurité.

Elle n'était donc plus en sécurité ! Après un moment d'abattement, le danger décupla ses forces. Ils ne l'attraperaient pas ! Demain ou cette nuit, elle franchirait les portes de la ville. Elle ne s'était pas évadée de sa geôle pour rester emprisonnée dans cette ville. Demain, elle prendrait en main sa destinée. La Vierge la protégerait et elle franchirait tous les obstacles pour retrouver sa sœur.

La nuit venait de tomber. Près du feu, elle préparait avec Gaëlle la soupe du soir, quand Loïc entra avec un air malicieux, tirant par la main un grand gaillard au large sourire. La pièce en fut tout illuminée et une surprenante douceur envahit le cœur d'Anna. C'était comme si le Seigneur était entré dans la pièce.

Tout le monde se jeta sur lui pour l'embrasser, les enfants pendus à son cou et Gaëlle le serrant contre son cœur.

Quand il put enfin respirer, il posa son grand sac et avec grand sourire, invita Anna à l'embrasser elle aussi.

– Venez donc m’embrasser, car vous faites partie de la famille à présent et Loïc ne parle que de vous.

Elle se sentit défaillir quand il la souleva de terre pour lui faire partager l’accolade de toute la famille.

– Mais ici, on ne parle que de vous.

– Anna, vous permettez que je vous appelle Anna ? Ici, à Nantes, c’est de vous qu’on parle ! Qu’avez-vous donc fait pour que tant de monde vous cherche ? Vous savez changer le plomb en or ?

Anna qui avait rougi se sentit blêmir. Elle était donc recherchée ! Elle expliqua que son seul crime était de s’être échappée du couvent, de vouloir être libre et revoir sa sœur.

Avec son grand sourire, Gwendal lui fit remarquer que tellement de gens étaient morts pour la liberté que c’était certainement le pire des crimes !

– Je dois être un grand criminel, et vous ? Une femme qui veut être libre ! Vous êtes sûrement une sorcière.

Il lui recommanda de préparer ses affaires, car ils partiraient dès le lendemain matin.

– Ce soir, quand le père rentrera, il y aura une réunion des chouans pour mettre au point le plan de sortie de la ville. Une fois à la campagne, nous brouillerons les pistes et selon ce qui se passera nous aviserons pour disparaître et prendre la route.

Les Chouans, c’est ainsi qu’ils appelaient leur groupe d’amis attachés aux traditions et à leur liberté. Ils

honoraient ainsi la mémoire de leurs ancêtres et c'était comme un défi à toute autorité, surtout venant de Paris.

Anna s'attendait à mille questions, mais Gwendal s'assit et commença à faire travailler les enfants. Elle ne les avait jamais vus aussi attentifs, lecture, écriture et calcul. Puis Gwendal raconta des histoires, des histoires de rois, de révolution et de République, de bravoure et d'honneur. Anna se sentit rougir d'écouter avec passion alors qu'à aucun moment il n'était question du Christ ou de la Bible.

Mais qui était donc ce Gwendal qu'elle n'osait regarder ? Un ange venu du ciel pour la sauver ou pour la perdre ?

Elle vérifia son sac vingt fois. Elle ne tenait pas en place. Loïc était grave, mais se comportait en petit homme. Il allait aider Anna à partir alors qu'il l'aimait et qu'il aurait voulu qu'elle reste toujours auprès de lui. Mais il savait que tel était son destin.

La nuit mettait un temps infini à chasser les dernières lueurs de cette journée d'hiver. Anna aida Gaëlle à la cuisine. Il fallait préparer une bonne soupe. Gaëlle expliqua que ce soir, en arrivant, les hommes auraient le ventre vide. Pour réfléchir et prendre les bonnes décisions, il leur faudra manger une soupe épaisse avec un morceau de lard.

Les hommes apporteront le muscadet de leurs vignes et les femmes auront droit d'en boire un petit verre. Mais quand elles auront ramassé les assiettes, elles iront faire la vaisselle dans la cour, au lavoir. Quand les hommes

parlent, les femmes amènent les enfants dehors et ensemble, ils s'assurent qu'il n'y a pas d'espion ou que la maréchaussée ne prépare pas un mauvais coup. Ils n'ont pas peur des traîtres, non ça c'est impossible, mais parmi les hommes, certains sont connus du préfet comme des chouans insoumis à toute forme d'autorité, excepté à celle de Dieu et encore, à leur manière.

Quand les hommes arrivèrent, ils avaient un air grave. À la lueur des bougies, leurs rides reflétaient leurs angoisses.

Ils prirent place en silence autour de la table et les femmes servirent la soupe. Enfin, le père parla.

– Nous devons faire vite. Comme vous le savez, le préfet a décidé le couvre-feu à vingt heures, à partir de ce soir. Ce qui exclut d'ailleurs une action de nuit. Messieurs, bon appétit.

La soupe fut engloutie et le muscadet servi aux femmes qui l'emportèrent et décidèrent d'aller coucher d'abord les enfants. Elles redescendirent ensuite dans la cour et se fondirent dans la nuit, près de la porte cochère.

Gaëlle donna son verre à Anna et commença à boire pour se réchauffer.

– Bois donc, Anna, sinon tu vas te refroidir. Ce n'est pas que je ne veux pas te garder avec nous. Nous t'aimons tous et depuis que tu es là, je peine moins à faire le travail. Et Loïc, je crois qu'il va avoir son premier chagrin d'amour quand tu vas partir. Mais je ne veux pas que tu attrapes froid et que demain matin, je doive te garder au lit avec une bronchite.

L'alcool coula dans son sang et la libéra un peu de son inquiétude. Elle prêta l'oreille, décidée à protéger les hommes qui voulaient la sauver.

La réunion fut courte. Un à un, le visage enfoui sous une cape, ils quittèrent la maison. Anna était chargée d'ouvrir la porte et de vérifier que la voie était libre.

Personne ne dit un mot dans le silence de la ville qui se préparait à sa première nuit de couvre-feu.

Elles rentrèrent et près de l'âtre, se servirent une bonne assiette de soupe chaude. Anna se sentait bien malgré la tension ambiante. Elle aurait bien bu un peu plus de ce vin, mais elle n'osa pas en demander.

Elle monta vite se coucher, car la tête lui tournait un peu et elle sentait que le père et Gwendal voulaient rester seuls.

Elle fit une longue prière et demanda à la Sainte Vierge de protéger toute cette famille. Allongée, malgré l'angoisse qui l'oppressait, elle sentit la fatigue fermer ses paupières. Au moment où elle sombrait dans le sommeil, les cloches sonnèrent le glas, avertissement lugubre pour marquer le début du couvre-feu.

Pour calmer son cœur, elle baisa une à une les petites mains des enfants qui instinctivement s'étaient serrés contre elle. Apaisée, mettant toute sa foi dans le Seigneur qui l'avait aidée tant de fois dans sa cellule, elle réussit à s'endormir.

Elle fut réveillée en sursaut par des cris et des coups violents sur la porte cochère. Elle se dressa sur son séant. Il faisait nuit noire. Elle pensa tout de suite qu'elle avait été

trahie ! Ses yeux s'habituant à l'obscurité, elle s'aperçut que Loïc regardait par la lucarne.

– Venez ! Il y a des policiers et des soldats partout ! Ils fouillent toutes les maisons ! Il faut vous cacher ! Les autres, restez couchés et cachez les affaires d'Anna sous vos couvertures.

Ils dévalèrent l'escalier de bois et arrivèrent dans la cuisine quand Gaëlle criait « Voilà, voilà, on arrive » pour répondre aux injonctions de la police.

Loïc tira fermement Anna par la main pour l'amener près de la cheminée. Elle s'aperçut alors que le père et Gwendal avaient incliné la lourde plaque de fonte derrière le foyer. Sans un mot, elle se faufila à l'intérieur d'une minuscule cavité qu'elle entrevoyait à la lueur des bougies.

Elle avait agi sans réfléchir, par instinct de survie, la plaque de fonte fut refermée sans bruit par les deux hommes arc-boutés et grimaçants sous l'effort. Elle eut un instant de panique quand elle se retrouva dans le noir. Elle pensa qu'elle était entrée dans son tombeau et qu'elle ne retrouverait jamais la lumière.

Les cris des policiers la ramenèrent à l'affreuse réalité. Elle retournerait dans sa cellule ou elle mourrait brûlée vive comme une sorcière.

Mais comme toujours, Anna se ressaisit. N'avait-elle pas la Sainte Vierge à ses côtés ? Elle joignit ses mains et commença à prier.

« Sainte Vierge, le Seigneur peut me rappeler auprès de lui ou il peut me renvoyer dans ma cellule, mais par pitié, épargnez la famille de Loïc. »

Elle chercha la petite statue de la Vierge dans sa poche et réalisa tout d'un coup qu'elle l'avait laissée sur la petite table qui lui servait d'autel, dans la chambre des enfants ! Ils allaient tous mourir par sa faute ! Elle songea à se livrer, mais entendit un policier ordonner d'allumer le feu pour se réchauffer et se sécher. Le feu crépita, elle paniqua et voulut crier, mais aucun son ne sortait de sa gorge. Elle mit sa main sur la lourde plaque de fonte, elle était encore tiède de la flambée du soir, mais bientôt elle serait brûlante comme un gros chaudron sur des braises. C'était donc ça ! Elle était en enfer ! Elle était abandonnée par la Sainte Vierge.

Loïc était remonté se coucher avec ses frères et sœurs pour les rassurer, mais il sentait le plus petit trembler de tous ses membres. Les pas lourds des soldats dans l'escalier faisaient vibrer toute la maison. Loïc s'en remit à Anna, qu'aurait-elle fait à sa place ? Prier la Vierge Marie ! Il ouvrit la bouche pour demander à tous de se mettre à prier et instinctivement, il tourna la tête vers l'autel improvisé. Horreur, il vit la petite statue qui était devenue leur protectrice, mais allait à présent provoquer leur mort. Il voulut se précipiter, mais déjà les soldats envahissaient la chambre.

– Debout, descendez immédiatement ! cria l'un d'eux.

La gueule des fusils n'autorisait aucune désobéissance. Loïc sentit que tous ses frères et sœurs cherchaient leur salut dans la petite statue, mais comprenaient qu'elle allait provoquer leur perte. Il prit Ludo, le plus petit, dans ses bras. En le regardant dans les yeux, il y surprit un mélange de détermination et de malice qui avait remplacé la

peur. Dans la bousculade pour se précipiter vers l'escalier, Loïc réussit à passer près de l'autel. Sous le regard inquisiteur des soldats, il s'interdit de détourner la tête de l'escalier où il se précipita. Arrivé en bas, il dévisagea Ludo qui resta impassible.

– Tout le monde dehors, le temps qu'on fouille la maison.

Ils furent accompagnés de coups de crosse. Dans la rue, ils rejoignirent les voisins. Personne n'osait se regarder, personne n'osait parler. Tous regardaient ostensiblement le pavé pour faire allégeance à leurs tortionnaires. Chaque seconde qui passait était un supplice pour Gaëlle et sa famille. Tous avaient vu les soldats se presser autour du feu dans lequel ils avaient jeté des bûches. Ils se serrèrent les uns contre les autres, et Gaëlle commença à prier.

« Sainte Marie, mère de Dieu... » Toute la famille murmura ensemble cette prière. Il ne fallait pas que les soldats, la police secrète, ou tous ces gens bizarres qui envahissaient la rue les entendent. Ils ne priaient pas pour eux alors que la vie de chacun ne tenait qu'à un fil, ils priaient pour Anna qui était en enfer et mourrait dans les flammes.

3 — ORPHEE

Et si l'esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts rendra aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous.

Lettre de saint Paul Apôtre aux Romains. Chapitre 8, verset 11. Bible version Louis Segond publication de 1880



Non, elle ne devait pas douter. Agenouillée, elle baissa la tête et mit toute sa foi dans la mère de Dieu. Sa terreur et la chaleur insupportable lui donnaient des hallucinations. Elle voyait la plaque de fonte devenir toute rouge et se tordre en un diable cornu qui brandissait son trident. Elle se recroquevilla de l'autre côté et son genou heurta un objet métallique. C'est la fin pensa-t-elle, je suis

damnée et je vais brûler en enfer pour l'éternité, entre deux plaques de fonte en fusion. Des mains crochues essayaient de l'attraper, mais elle se tortillait pour échapper à leurs brûlures. Quel péché capital ai-je donc commis ?

« Aquela, Aquela, que le Seigneur ton fils m'accorde la miséricorde »

Finalement, les soldats autorisèrent les familles à rentrer chez elles. Ludo s'élança, mais Loïc le retint. Il ne fallait éveiller aucun soupçon. Aussitôt la porte refermée, c'est toute la famille qui se précipita dans la cuisine. Gwendal allait se jeter dans le feu et saisir la plaque de fonte à mains nues, mais le père le retint juste à temps.

« Tu vas te brûler et tu ne pourras plus rien faire. »

La mère apporta des linges trempés et les enfants déversaient déjà des seaux d'eau sur le feu et sur la plaque de fonte.

« Encore de l'eau, encore, encore, plus vite. »

Arc-boutés, les hommes purent tirer la plaque qui tomba sur les braises. Les enfants jetaient toujours de l'eau dans l'âtre et la pièce était envahie de vapeur. De cette brume émergea Gwendal qui portait Anna ; Orphée parvenant enfin à sortir Eurydice des enfers¹⁴. Il déposa Anna sur le lit des parents.

Gwendal posa son oreille sur son cœur et tout le monde se pétrifia et retint son souffle.

14 Le mythe d'Orphée.

« Je n'entends rien, je n'entends rien. » Et il pressa encore plus son oreille ne voulant pas admettre la vérité.

Ludo se fraya un passage entre les grands. Ils se tournèrent tous vers ce petit bonhomme si plein d'énergie. Ils le virent sortir de sa manche la petite Vierge qu'ils avaient oubliée et en caresser doucement le visage d'Anna.

La mère s'approcha et prit la main de son amie. Elle frémit quand elle vit des cloques sur les mains.

« Maman, maman, elle ouvre les yeux », bafouillèrent les enfants.

– J'entends son cœur, il bat, il bat, elle respire, elle est sauvée ! s'écria Gwendal.

Mais la peur leur tordait les entrailles.

– Si son corps est brûlé comme ça, elle ne survivra pas, mais, mais... sa robe est toute mouillée ?!

Elle entendit des chuchotements de voix familières qui lui firent penser à des anges. La Sainte Vierge l'avait sauvée au dernier moment. Elle n'était pas en enfer, mais avait retrouvé ses parents au paradis. Une vive douleur à la main lui fit ouvrir les yeux. Elle était restée sur terre au milieu des siens, mais c'était peut-être cela le paradis. L'inquiétude qu'elle lut dans leurs yeux lui fit prendre la parole.

« Je vais bien, juste une petite brûlure sur la main. »

C'est un véritable miracle, pensa la mère. Personne ne pouvait survivre à ce four infernal.